

# Les Rumeurs des Coulisses des Studios & des Concerts

LA FOIRE AUX VARIÉTÉS

## Un tour à l'Olympia

Cela fait toujours plaisir de passer par l'Olympia, du moins pour un amateur de music-hall, et il y en a, et pour un boulevardier, s'il en est encore.

On entre, on fait un petit tour de promenade qui continue le trottoir... et qui devient un quel que peu d'embarquement au pays du music-hall, lequel, après tout, n'est jamais que la place publique stylisée, raffinée, où s'exhibe le saltimbanque éphémère et perpétuel.

Et quel numéro à point nommé pour illustrer cette constatation que celui des Carlo-Médini, troupe d'acrobates en costumes d'Espagnols-Mexicains, manière de nouvel uniforme romain ?

Ils ont dressé leur appareil devant une poéda, ici le décor peint est utile et rompt, par contraste, avec les beaux rideaux qui dénotent, pour mieux en servir l'humanisme universel, les attractions de music-hall, et d'ont M. Jean Fouilloux joue, avec raison, le plus qu'il peut. On les voit d'abord se disputer, puis se donner en représentation. Et ils ont, comme les autres, une fièvre en des chansons et des danses.

Reste l'autre. Je le maintiens. Vous dites que je ne sais pas le français, que j'ignore le sens du mot « redite ». Vous le connaissez si bien, vous, que vous jouez sur ce mot aujourd'hui. Mais, dans votre critique de Paris-Midi, eussiez-vous donné à ce mot « redite » son vrai sens, « répétition », voulez-vous me dire ce que l'on peut bien entendre par là, sinon « répétition » de ce que l'on entend partout ? Vous avez voulu laisser planer sur ma musique — soupçon d'avoir été inspirée par d'autres musiques. Aujourd'hui que je vous dis : Preuve ! vous vous dégonflez, — je ne sais si ce mot est assez français pour vous, — et avec cet autre que j'ai mis aussi au défi (celui-ci avait nettement dit que j'avais copié certain de mes airs dans une opérette célèbre), vous sentez bien que vous perdrez mille francs à ce petit jeu. Et cela vous embête. Ecrire, polémique, médire, ça vous va. Mais jouer avec moi vous plaît moins.

Vous voulez bien être critique (c'est-à-dire — et c'est le sens que, moi, je donne à ce mot-là — exprimer tout haut une opinion que personne ne vous a jamais demandée et ne vous demanderait point si vous cessiez d'écrire, que rien ne vous autorise à donner, pas même la compétence que vous pouvez avoir, que seul un rédacteur en chef (de vos amis) a sollicitée, mais ce monsieur n'est pas lui-même autorisé à vous-même à se lever, ni à vous faire lever dans le public pour manifester l'orgueil de vous croire supérieur aux autres est votre seule raison d'agir et je vous regarde, vous et vos semblables, Monsieur, de tout l'étonnement de mes yeux jeunes, et je ne comprends pas qu'autant d'audace — « auras » encore à mon égard — vous vous en serviez à mon égard — qu'autant d'audace et d'incapacité puisse habiter le cerveau d'un homme soi-disant intelligent. De quel droit êtes-vous critique ? Mais je ferme la parenthèse et reprends du début de ma phrase :

Vous voulez bien être critique, dire à tort et à travers, sans entrer dans l'explication, « votre vérité » aux

gens, ruiner les œuvres, biffer d'un trait de plume des mois et quelquefois des années d'efforts, vous osez encore dire critique après les erreurs que vous avez commises au temps de Carmen, des Cloches de Corneville, et d'autres, mais quand un auteur vous propose : « Voulez-vous jouer mille francs avec moi que vous avez dit des bêtises ? » Il n'y a plus personne. Et vous dites que c'est moi qui ai commencé ?... Ça ! N'est-ce pas, vous qui, le premier, m'avez dit des choses désagréables et fausses ? Je ne vous ai d'ailleurs qu'à propos de celles-ci. Vous avez cru que, comme tant d'autres, j'accepterais les coups de foudre que les critiques ont accablés d'appliquer sur les doigts des artistes créateurs.

Je n'aurais rien dit si vous aviez dit : « Je n'aime pas la musique de ce jeune homme », ou « sa musique est nulle ». Mais vous m'avez accusé de copier les autres, alors je vous ai répondu : « Chiche ! Mille francs en banque ! »

Je ne révélerai pas le ton de dédain de votre lettre. J'avais déjà lu vos articles et me doutais que vous deviez être très prétentieux. Aujourd'hui, je sais que vous ne savez pas ce que vous dites — en « redites ».

Vous m'accusez de rechercher en tout ce que la publicité — on ne peut évidemment pas vous reprocher de m'en faire, n'est-ce pas ?

Vous m'accusez aussi d'une chose grave : être jeune. Quoi ! Vous aussi ! Quel drôle de jeune, quel drôle de jeune, ou d'être vieux, est une tare !

Aux cabarets où mon père chante, on fait rire les spectateurs en blaguant l'âge avancé de certaines personnes. Voilà que pour vous, Monsieur, je ne vaux encore rien, étant trop jeune.

Quel âge faut-il avoir pour valoir quelque chose ?

Le vôtre, probablement.

Irving PARIS.

Paris, 28 novembre 1928.

## "Rythmes" et "Suite de Rythmes"

M. Irving Paris, accusé par M. Louis-Léon Martin, dans Paris-Midi, de plagier des « redites » à sa musique, lui a adressé ce défi : « Je dépose mille francs. Vous aussi. Vous recherchez mes redites (c'est-à-dire les démarques, les copies, les plagats — « redites », en parlant des « redites » de chose ?). Si vous trouvez un démarquage, je vous en offre mille francs. Sinon, vous perdez le vôtre. L'enjeu perdu ira à quelque œuvre de théâtre : Denier des Veuves, Maisons de retraite, etc. »

M. Louis-Léon Martin n'ayant pas donné satisfaction à M. Irving Paris, celui-ci lui a adressé la lettre suivante qu'il nous demande de reproduire :

Paris, 28 novembre 1928.

Moi non plus, Monsieur, je n'écris pas d'échos.

Comme je n'avais écrit qu'à vous, Monsieur, je ne pouvais accuser que vous-même de la déformation malveillante donnée à une phrase de ma lettre.

Votre explication au sujet de l'écho me suffit et je retire mon premier défi.

Reste l'autre. Je le maintiens. Vous dites que je ne sais pas le français, que j'ignore le sens du mot « redite ». Vous le connaissez si bien, vous, que vous jouez sur ce mot aujourd'hui.

Mais, dans votre critique de Paris-Midi, eussiez-vous donné à ce mot « redite » son vrai sens, « répétition », voulez-vous me dire ce que l'on peut bien entendre par là, sinon « répétition » de ce que l'on entend partout ?

Vous avez voulu laisser planer sur ma musique — soupçon d'avoir été inspirée par d'autres musiques. Aujourd'hui que je vous dis : Preuve ! vous vous dégonflez, — je ne sais si ce mot est assez français pour vous, — et avec cet autre que j'ai mis aussi au défi (celui-ci avait nettement dit que j'avais copié certain de mes airs dans une opérette célèbre), vous sentez bien que vous perdrez mille francs à ce petit jeu.

Et cela vous embête. Ecrire, polémique, médire, ça vous va. Mais jouer avec moi vous plaît moins.

Vous voulez bien être critique (c'est-à-dire — et c'est le sens que, moi, je donne à ce mot-là — exprimer tout haut une opinion que personne ne vous a jamais demandée et ne vous demanderait point si vous cessiez d'écrire, que rien ne vous autorise à donner, pas même la compétence que vous pouvez avoir, que seul un rédacteur en chef (de vos amis) a sollicitée, mais ce monsieur n'est pas lui-même autorisé à vous-même à se lever, ni à vous faire lever dans le public pour manifester l'orgueil de vous croire supérieur aux autres est votre seule raison d'agir et je vous regarde, vous et vos semblables, Monsieur, de tout l'étonnement de mes yeux jeunes, et je ne comprends pas qu'autant d'audace — « auras » encore à mon égard — vous vous en serviez à mon égard — qu'autant d'audace et d'incapacité puisse habiter le cerveau d'un homme soi-disant intelligent. De quel droit êtes-vous critique ? Mais je ferme la parenthèse et reprends du début de ma phrase :

Vous voulez bien être critique, dire à tort et à travers, sans entrer dans l'explication, « votre vérité » aux

gens, ruiner les œuvres, biffer d'un trait de plume des mois et quelquefois des années d'efforts, vous osez encore dire critique après les erreurs que vous avez commises au temps de Carmen, des Cloches de Corneville, et d'autres, mais quand un auteur vous propose : « Voulez-vous jouer mille francs avec moi que vous avez dit des bêtises ? » Il n'y a plus personne. Et vous dites que c'est moi qui ai commencé ?... Ça ! N'est-ce pas, vous qui, le premier, m'avez dit des choses désagréables et fausses ? Je ne vous ai d'ailleurs qu'à propos de celles-ci. Vous avez cru que, comme tant d'autres, j'accepterais les coups de foudre que les critiques ont accablés d'appliquer sur les doigts des artistes créateurs.

Je n'aurais rien dit si vous aviez dit : « Je n'aime pas la musique de ce jeune homme », ou « sa musique est nulle ». Mais vous m'avez accusé de copier les autres, alors je vous ai répondu : « Chiche ! Mille francs en banque ! »

Je ne révélerai pas le ton de dédain de votre lettre. J'avais déjà lu vos articles et me doutais que vous deviez être très prétentieux. Aujourd'hui, je sais que vous ne savez pas ce que vous dites — en « redites ».

Vous m'accusez de rechercher en tout ce que la publicité — on ne peut évidemment pas vous reprocher de m'en faire, n'est-ce pas ?

Vous m'accusez aussi d'une chose grave : être jeune. Quoi ! Vous aussi ! Quel drôle de jeune, quel drôle de jeune, ou d'être vieux, est une tare !

Aux cabarets où mon père chante, on fait rire les spectateurs en blaguant l'âge avancé de certaines personnes. Voilà que pour vous, Monsieur, je ne vaux encore rien, étant trop jeune.

Quel âge faut-il avoir pour valoir quelque chose ?

Le vôtre, probablement.

Irving PARIS.

Paris, 28 novembre 1928.

gens, ruiner les œuvres, biffer d'un trait de plume des mois et quelquefois des années d'efforts, vous osez encore dire critique après les erreurs que vous avez commises au temps de Carmen, des Cloches de Corneville, et d'autres, mais quand un auteur vous propose : « Voulez-vous jouer mille francs avec moi que vous avez dit des bêtises ? » Il n'y a plus personne. Et vous dites que c'est moi qui ai commencé ?... Ça ! N'est-ce pas, vous qui, le premier, m'avez dit des choses désagréables et fausses ? Je ne vous ai d'ailleurs qu'à propos de celles-ci. Vous avez cru que, comme tant d'autres, j'accepterais les coups de foudre que les critiques ont accablés d'appliquer sur les doigts des artistes créateurs.

Je n'aurais rien dit si vous aviez dit : « Je n'aime pas la musique de ce jeune homme », ou « sa musique est nulle ». Mais vous m'avez accusé de copier les autres, alors je vous ai répondu : « Chiche ! Mille francs en banque ! »

Je ne révélerai pas le ton de dédain de votre lettre. J'avais déjà lu vos articles et me doutais que vous deviez être très prétentieux. Aujourd'hui, je sais que vous ne savez pas ce que vous dites — en « redites ».

Vous m'accusez de rechercher en tout ce que la publicité — on ne peut évidemment pas vous reprocher de m'en faire, n'est-ce pas ?

Vous m'accusez aussi d'une chose grave : être jeune. Quoi ! Vous aussi ! Quel drôle de jeune, quel drôle de jeune, ou d'être vieux, est une tare !

Aux cabarets où mon père chante, on fait rire les spectateurs en blaguant l'âge avancé de certaines personnes. Voilà que pour vous, Monsieur, je ne vaux encore rien, étant trop jeune.

Quel âge faut-il avoir pour valoir quelque chose ?

Le vôtre, probablement.

Irving PARIS.

Paris, 28 novembre 1928.



RODRIGO  
le célèbre baryton qui prêtera son prestigieux concours au gala Dickson, le 9 décembre, à la Salle Pleyel.

## AU TABLEAU DE SERVICE

AGENDA THEATRAL

Aujourd'hui, en matinée. — Renaissance : gala de l'Association des Artistes dramatiques. — En soirée : Folies-Wagram : L'Orloff, adaptation de MM. Roger Ferréol et Georges Méry, musique de M. Bruno Granichstaedten.

Samedi 8. — Comédiens Associés (Folies-Dramatiques) : Samson et Dalila, de M. Battling.

Lundi 10. — Grand-Guignol : Asile de nuit, de M. Max Maury ; La Nuit du 12 au 13, de M. Claude Gerval ; L'Accordeur, de Mme Rosemonde Gérard ; et la musique de M. René Bertin ; L'ombre de la guillotine, de M. Jean Bastia ; L'Assaut (salle Adyar) ; La Vie miraculeuse, de M. J.-P. Le Tarare.

COMEDIE-FRANÇAISE. — M. Emile Fabre a soumis au Comité un projet pour une série de représentations de gala qui seront données en 1930. Le Comité commémorera le centenaire d'Hernani et le deux-cent-cinquantième anniversaire de la fondation de la Comédie.

FOLIES-WAGRAM. — L'Orloff, dont la répétition générale a lieu ce soir, est une opérette dont le livret français (trois actes et douze tableaux) est dû à MM. Roger Ferréol et Georges Méry et la musique à Bruno Granichstaedten. M. Bruno Granichstaedten conduira les préludes des deuxième et troisième actes. L'orchestre sera dirigé par M. F. Malet.

ATHENEE. — Joli succès, hier soir, à l'Athénée, où la troupe de M. Rosenberg reprendit Romance. Aux côtés de M. Soria et de M. Paul Bernard, on applaudit l'interprétation musicale des vieilles mélodies d'Olivier Metra, exécutées avec finesse et sentiment par l'orchestre féminin, avec l'exquise violoniste virtuose Micheline Martens ; Jeanine Ronch, au clavier et à l'orgue, et Mmes Cleo Lavague et Ida Chardin.

LA « RUMEUR »  
EST LE HAUT-PARLEUR  
DE TOUTES LES RUMEURS  
DU MONDE

## Les films de la semaine

De-ci de-là

Le Crime du soleil est un film américain, interprété par la sensible Irène Rich et qui est remarquable pour l'ambivalence que le metteur en scène a su y faire naître. Cette impression de chaleur accablante, d'étouffement, de charité suivie de lassitude, que provoque un soleil cuisant est entièrement créée à l'aide des images. Et ces images visuelles, grâce à une mystérieuse transformation, dégagent une véritable chaleur.

Dans les salles de quartier, on pourra voir également La Croisière du Navire, un bon film de Buster Keaton et La Petite Vendue, de Mary Pickford, toujours aussi jeune.

Au Corso-Opéra, L'Age Dangereux, avec Asta Nielsen. Cette puissante tragédie interprète son rôle avec passion. Le drame qu'expose le film, celui de la femme de quarante ans, n'est-il pas aussi celui qui menace cette aristocratie pleine de talent, mais que l'âge n'empêchera bientôt plus ?

Les deux timides

Je voudrais surtout vous entretenir aujourd'hui d'un film de René Clair : Les Deux Timides, qui vient d'être présenté cette semaine.

C'est presque un lieu commun que de dire que René Clair est le premier des réalisateurs français depuis le départ de Feyder.

Et c'est peut-être vrai, si l'on excepte Marcel L'Herbier, ce précurseur, dont l'œuvre n'a pas encore vieilli et qui représente sans doute, de par son lyrisme sec, l'un des aspects du génie français.

Le scénario des Deux Timides est une adaptation d'une pièce de théâtre de Labiche, assez pauvre en matière cinématographique, lorsque l'on veut bien l'examiner à fond.

Sans doute les scènes qui se déroulent dans l'enceinte du tribunal eussent été plaidées la cause de leurs clients en évoquant les faits, chacun à sa manière, prétentielles en apparence, et de nombreux effets.

Mais ce n'est ni qu'apparence. Au cinéma, un monsieur qui raconte une histoire cela veut dire « image du monsieur, image de l'histoire, image du monsieur, etc., etc. ».

Une telle scène affecte naturellement un caractère descriptif, donc ennuyeux, dans la mesure où il retarde l'action ; de plus, la continuité, l'enchaînement des images ne saurait relever que de la littérature puisque c'est une histoire racontée que le cinéma illustre.

René Clair n'a pu éviter cet inconvénient, s'il réussit à faire rire à ces passages du film, c'est grâce à des ficelles qui ne relèvent guère du cinéma. Après tout, l'essentiel n'est-il pas de rire devant une comédie ? Donc ne discutons pas plus avant de ces subtilités, et tentons d'examiner le contenu du film.

L'œuvre de René Clair contient un certain nombre de trouvailles, de « gags » excellents qui s'enchaînent suivant la meilleure méthode des bonnes comédies américaines. Mais ces trouvailles, en nombre insuffisant, sont utilisées plusieurs fois et l'effet comique en est de ce fait atténué.

Il ne faut pas oublier qu'un seul homme

ne peut trouver les deux cents idées comiques nécessaires à la production d'un film. René Clair était seul pour le tenter, alors que les réalisateurs américains disposent d'une équipe de spécialistes entraînés à ce travail. Ce que je crois critique c'est l'essence même de certains « gags » d'un effet facile. Il n'est pas admissible de faire rire en étant vulgaire. C'est à tous les comiques des faubourgs et c'est ce que René Clair a fait parfois dans son film. Pour en terminer avec la critique, je dirai encore de ce film qu'il dégage, par ses décors, une impression de pauvreté. Mais il est fort probable que cette production a été réalisée avec des moyens matériels limités et on ne saurait dans ce cas faire grief au meilleur de nos réalisateurs d'une faiblesse dont il n'est peut-être pas responsable.

Enfin, une dernière remarque, avant de louer les qualités de cette production.

« L'histoire des deux timides » se déroule dans un milieu bourgeois, un peu mesquin. Outre que l'on ne saurait s'intéresser vraiment à aucun des personnages du film, je crois que le cinéma exige une atmosphère, une ambiance, un milieu social plus vivant et plus riche que celui-ci, soit qu'il profite d'un élément luxueux qui crée chez le spectateur la sympathie du confortable, soit qu'il profite de l'élément sordide ou sensible qui anime la vie de ceux qui luttent pour le pain quotidien ; le cinéma a besoin d'air et de lumière.

Le cinéma, c'est l'art du geste. Il souffre d'une atmosphère de bourgeoisie, c'est-à-dire qu'il se trouve stérilisé. Tout autre que René Clair eût perdu la partie avec un sujet tel que « Les deux timides ».

Mais quelques remarquables qualités de metteur en scène, au sens précis et cinématographique du mot, René Clair n'aurait-il pas dans son film ? Il est sans doute celui des réalisateurs français qui sait mieux faire jouer ses acteurs.

Le personnage du timide, que Pierre Batcheff a composé sous sa direction, est admirable. Chaque mouvement de l'acteur est une merveille chargée de sens psychologique et d'intelligence. Mais chacun des interprètes est excellent parce qu'excellamment dirigé. De Fénelon, comme Batcheff, aurait droit à tous les éloges si une grande part d'entre eux ne devait être décernée au réalisateur.

Il appartiendrait à la plupart de nos metteurs en scène de se résoudre à apprendre l'art de conduire les acteurs aux côtés de M. René Clair.

François MAZELINE.

LES CINEMAS

GAUMONT. — Marine d'abord.

MADEIRNE-CINE. — Ombres blanches.

MAIRIAUX. — Le Verdun, vision d'histoire.

MAX-LINDER. — La Venetienne.

ARTISTE. — Superbe, sous reproches.

LES CINEMAS. — A Girl in Every Port.

PARADIS. — Les Ailes.

LA CITADELLE. — Les Ailes.

SPLENDOR. — Le Trésor du Nord.

DELTA. — La Belle de Baltimore.

## L'affiche quotidienne de la Scène

LES SCENES NATIONALES

OPERA, 20 h. 15. — La Tour de Feu ; Rayons de Lune.

COMEDIE-FRANÇAISE, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

OPERA-COMIQUE, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

ODEON, 20 h. 30. — Les Bouffons.

LES AUTRES THEATRES

ANTOINE, 20 h. 30. — Romance.

APOLLO, 21 h. 15. — Spectacle de la Chauve-souris (Ballet).

ARTS, 20 h. 45. — Le Cadavre vivant.

BOITEUS, 20 h. 30. — L'Esquive.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

BOULEVARD, 20 h. 30. — Les Contes d'Hoffmann.

## Les Rumeurs de l'Hotel de Ville

## Les Beaux-Arts au Conseil Général

Le Conseil général de la Seine a décidé d'acheter trente mille francs au sculpteur Bardey le groupe intitulé *Princes, qu'il a exposé au Salon des Artistes français*. Il a décidé d'acheter vingt-quatre mille francs la fontaine *Idéalisme*, en pierre d'Echallou, du statuaire Molinier. Cette fontaine sera placée à Boulogne-Billancourt, qu'on ajoutera six mille francs à la somme votée par le Conseil général.

# Les Rumeurs des Lettres & des Arts

## NOS POEMES INEDITS

## Elégie pour Manon

Dans le vacarme assourdissant des diligences,  
J'aimais entendre parler très haut... Sais-je pourquoi ?  
C'est parce que j'ai peur chaque fois des silences  
Pendant lesquels tous les yeux sont fixés sur moi.

Ah ! je suis une pauvre femme,  
Sans doute, à qui l'amour semble toujours nouveau  
Et tentant... Et cela suffit pour perdre une âme,  
Sur tout lorsque le cœur est trop près de la peau !

Ne me parle pas de la vie,  
Elle est triste, et pourtant fleurie ;  
Je la redoute et je l'adore, c'est certain !  
Il pleut : le ciel est gris, et ma robe est trempée ;  
Mais parce que l'amour me prend à la poitrine,  
Je vais sur le trottoir comme dans un jardin !  
L'offre, sans le savoir à qui veut mon sourire,  
Et cependant, on ne me donne rien pour rien ;  
Les fleurs même que je respire,  
En échange de mon parfum prennent le mien !  
Ah ! redoutable privilège  
Qui fait ma force et ma faiblesse... et ton tourment,  
O des Grecs, mon cher amour !  
Et cependant le diable